

Les journées du cinéma africain et créole 2005

Périple dans la mémoire africaine

Luc Chaput

Numéro 238, juillet–août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2005). Les journées du cinéma africain et créole 2005 : périple dans la mémoire africaine. *Séquences*, (238), 5–5.

MANIFESTATIONS

LES JOURNÉES DU CINÉMA AFRICAIN ET CRÉOLE 2005

PÉRIPLÉ DANS LA MÉMOIRE AFRICAINE

Tout festival culturel est une invitation au voyage, encore plus le festival de cinéma puisqu'il nous emmène dans des lieux et nous fait découvrir des peuples par la fiction ou le documentaire. Nous reviendrons dans le prochain numéro sur les documentaires présentés cette année.

Luc Chaput

Tenja, du Marocain Hassan Legzoudi, nous fait entrer par Tanger dans ce périple. «Tenja» veut aussi bien dire ici testament que «la terre est là» et ce terme serait de plus la source mythique du toponyme de Tanger, port d'entrée sur le détroit de Gibraltar. Noureddine, un beur vivant en France, ramène au Maroc, un pays qu'il ne connaît pas, le corps de son père; telles étaient les dernières volontés de celui-ci. Magnifié par la photographie, les paysages et les personnages nous attirent dans ce voyage iniatique sur la berbèrité et sur l'histoire d'un exil pour raisons économiques du père qui devient retour au sources pour le fils aussi. **L'Enfant endormi** de Yasmine Kassari parle aussi d'immigration économique, mais surtout du point de vue des femmes restées à la maison où elles reconstituent une société où il y a peu d'hommes et où les femmes âgées tentent de garder le contrôle. Il y a bien l'instituteur au village qui parle de démocratie et la télé et même la vidéo qui permettent de communiquer avec des maris au loin et de voir leurs mines assombries par les difficultés. Une des jeunes femmes, Zeinab, s'aperçoit qu'elle est enceinte et décide d'utiliser les services d'un guérisseur pour retarder la naissance jusqu'au retour du mari par la pratique dite du *raged* ou «enfant endormi». Le film prend alors un ton déroutant. L'interprétation intensément nuancée de Mounia Osfour et Rachida Brakni nous guide pourtant vers une fin ouverte. Le jury a eu raison de donner le prix à ce film qui démontre avec **Tenja** et **La Chambre noire** la vigueur récente du cinéma marocain.

Le réalisateur Hassen Benjelloun, dans cette **Chambre noire**, participe au moins indirectement à la recherche de la vérité à laquelle le gouvernement actuel du roi Mohammed VI a donné un nouvel élan en instituant l'Instance Équité et Réconciliation (IER), sur les «années de plomb» du règne précédent. Il prend ainsi modèle sur l'action imposée par l'évêque Desmond Tutu en Afrique du Sud. Car c'est en donnant la parole aux sans-voix d'hier que le cinéma fait aussi œuvre de mémoire. **La Chambre noire** reprend plusieurs des thèmes de films comme **L'Aveu** de Costa-Gavras mais en lui donnant une teinte locale, par exemple dans l'interprétation quelquefois mélodramatique. Cette justice transitionnelle de confession publique ne règle pas, tant s'en faut, tous les problèmes, comme le montre **Zulu Love Letter** de Ramadan Suleman. Mu par une très forte interprétation de

Pamela Nomvete Marimbe dans le rôle de Thandeka, une journaliste aux prises avec des problèmes familiaux mais aussi avec les demandes d'une enquête sur un cas de torture et d'assassinat par la police politique du régime raciste, le film devient une lettre d'amour entre deux mères et leurs filles. Suleiman montre la persistance de certaines pratiques dans ce pays qui a beaucoup changé et y inclut même, en Douda, une variation sur le fou prophétique qui court dans ces cultures, comme Miloud incarné par le réalisateur algérien Mohamed Lakhdar-Hamina dans sa **Chronique des années de braise** d'il y a 30 ans. Le début d'autres années de braise, de guerre civile, est montrée par le menu dans le film intense de Kamal Dehane, d'après le roman *Les Vigiles* de Tahar Djaout. Réalisateur de documentaires, Dehane réussit ici son passage à la fiction, racontant par le biais d'une histoire d'amour entre deux intellectuels l'implantation insidieuse de l'idéologie islamiste dans une ville de la province algérienne déjà sous la coupe d'une police politique omniprésente.



L'Enfant endormi

À côté de ces forts films qui permettent de comprendre émotivement et intellectuellement l'évolution de ce continent, le festival a aussi présenté deux médiocres films populaires burkinabés, **Traque à Ouaga** et **Sofia** de Boubakar Diallo, qui montrent que, là-bas comme ici, la facilité de production que donnent les caméras vidéo numériques n'est pas un gage de réussite.